

La commune, subsistant traditionnellement de l'agriculture et de la pêche, elle aussi emportée dans un nouvel élan avec l'invention du tourisme balnéaire et la création du train des Côtes-du-Nord, va connaître en peu de mois une forte expansion. C'est là que mon grand-père devient entrepreneur en bâtiments et c'est ainsi que la commune sera le centre de la famille.

Si nos ancêtres vivaient confinés dans leur lieu d'origine, et ne le quittaient que contraints par les dévastations des guerres et des épidémies, finalement ma famille a bougé avec l'histoire et en raison d'elle. C'est en premier lieu la guerre, puis en second lieu l'essor du bâtiment qui les feront changer de villes, de régions, en une époque où les hommes s'installaient encore près ou le long des voies ferrées en pleine expansion.

À son arrivée à Saint-Quay, port de Terre-Neuviens, mon grand-père, homme entreprenant et volontaire, jusqu'alors maçon, crée sa propre entreprise de maçonnerie. Il sera le premier à construire dans la région des maisons individuelles modernes, élaborées avec des matériaux traditionnels. Parallèlement, homme d'action, il s'investit dans la vie locale.

C'est sous l'égide du commandant Alfred Delpierre qu'au début de XX^{ème} siècle Saint-Quay va devenir en 20 ans l'une des stations balnéaires les plus courues et l'une des plus élégantes de la région. Président de la Société des bains de mer de Monte-Carlo, ami des hommes d'État,

des riches héritiers et d'hommes d'affaires fortunés, le commandant ne supporte pas le soleil intense et découvre au hasard d'une invitation les charmes de Saint-Quay. Plus que séduit, il décide de conquérir la ville, et en 1919 en est élu maire. À la tête de la commune, et pour mener à bien ses projets, il s'entoure au sein du conseil municipal d'hommes connus et respectés de tous dans le pays comme mon grand-oncle Dantan et mon grand-père Joseph Garoche. Ne passant qu'un mois par an à Saint-Quay, Delpierre donne ses instructions par télégramme et délègue à ses conseillers municipaux. C'est ainsi que mon grand-père mettra en place le premier réseau d'évacuation des eaux usées et pluviales de Saint-Quay et de ses faubourgs et participera à la modernisation des canalisations d'eau courante avant que ne soient élevés des châteaux d'eau. Tant de développement et d'expansion dans cette commune qui va bientôt s'enorgueillir d'une plage aménagée, d'un casino et, à partir de 1929 du premier établissement de thalassothérapie d'Europe, ne pouvaient que renforcer le déterminisme de mon grand-père dont tous se félicitaient de la droiture et de la compétence et dont l'entreprise de bâtiment bénéficiait de l'essor immobilier avec la construction de propriétés et de nombreuses villas dont les villas de style néo-breton, les villas Corlouer, du nom de l'architecte Yann Corlouer.

C'est ainsi que sous l'égide de l'architecte Corlouer ou de la seule maîtrise de l'Entreprise Garoche, la rue des

Embruns, la rue André Malraux, la rue de la Corniche, le quartier de la Grève, ou bien encore le territoire d'Étables-sur-Mer se parèrent de maisons corlouaires, des maisons aussi hautes que larges parées de granit dans les angles et aux contours des fenêtres et des portes, tels les blocs de granit du paysage aux prises à la bruine d'Armorique.

Joseph Garoche, mon grand-père, n'était pas un homme facile. C'était un homme droit, au regard d'acier, un homme respectueux et autoritaire, exigeant et rigoureux. Sévère, directif, il menait sa famille comme ses affaires. Comme il refusait que mon père sorte le soir, lorsqu'il arrivait cependant à son fils de braver l'interdiction parentale, mon grand-père installait en travers des passages des gamelles suspendues à des fils ; un astucieux stratagème qui lui permettait de vérifier l'heure de retour de son fils.

Si pour ses affaires et sa famille, il était autoritaire et dominateur, son épouse, ma grand-mère paternelle, très douce, ronde et joyeuse, régnait en revanche sur sa maison. Là, c'était, comme il disait, la patronne.

Lorsqu'en 1936, le gouvernement du Front populaire instaura les congés payés et les quarante heures de travail hebdomadaire, ce redoutable grand-père ne put supporter ces innovations sociales. Il n'avait jamais pris de vacances, savait-il même ce que c'était ? À l'ouvrage, sept jours sur sept, il n'avait jamais compté ses heures. Ces lois sociales l'effrayèrent, le révoltèrent. Maçon

pendant trente-huit ans, à la tête de sa propre entreprise depuis seize ans, il ne pouvait concevoir d'appliquer de telles décisions gouvernementales tant à ses employés qu'à lui-même. À cinquante-quatre ans, en repréailles, il ferma son entreprise et se mit à cultiver son jardin sur le grand terrain entourant sa maison, « le Refuge », qu'il avait, bien sûr, lui-même construite. Il l'avait bâtie sans architecte, et termina sa construction l'année de ma naissance en 1932. Auparavant, à leur arrivée à Saint-Quay-Portrieux, mes grands-parents avaient acheté un grand terrain constructible sur lequel mon grand-père avait édifié déjà une petite maison qui devint la maison des « Baigneurs ». Au « Refuge », il était responsable du jardin et des lapins. Il cultivait toutes sortes de légumes dont des pommes de terre nouvelles au goût très sucré qu'il donnait à sa famille tous les ans pour Pâques, tandis que ma grand-mère régnait en maître sur le parterre de fleurs devant sa maison. Toutes les trois semaines, à chaque lune, il allait à la pêche au moment des marées. Il avait ses coins et rapportait, dans ses hottes en osier qu'il confectionnait lui-même, du homard, du bouquet, des ormeaux et des crabes. C'était des gens qui vivaient bien. Levés tôt, ils cassaient la croute dès neuf heures du matin au café et consommaient beaucoup, mais en raison de leur activité, c'était pour eux un mode de vie nécessaire. À l'époque de sa retraite, son potager l'occupait suffisamment en temps et il adopta un mode de vie plus sain.